Moins pour plus : surtravail des femmes rurales et sous-consommation dans la Chine de Mao

Less for more: rural women's overwork and underconsumption in Mao's China

Jacob Eyferth

Traducteur : Geneviève Knibiehler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12353>

DOI : 10.4000/clio.12353

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2015

Pagination : 65-87

ISBN : 9782701194318

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Jacob Eyferth, « Moins pour plus : surtravail des femmes rurales et sous-consommation dans la Chine de Mao », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 17 juin 2017, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12353> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12353>

Moins pour plus : surtravail des femmes rurales et sous-consommation dans la Chine de Mao

Jacob EYFERTH

Pour des raisons pratiques autant qu'idéologiques, les États socialistes se sont donné pour objectif de garantir la participation totale des femmes à l'emploi public salarié. Cela supposait que les femmes fussent préalablement libérées des corvées ménagères sous toutes leurs formes. Pour atteindre cet objectif, ils ont développé nombre de stratégies : socialisation de la garde des enfants, organisation de services publics, campagnes contre les habitudes féodales ou bourgeoises qui faisaient peser sur les femmes des charges de travail déraisonnables. Cependant, la libération des femmes du travail domestique fut, dans une large mesure, consécutive à l'introduction de biens de consommation produits industriellement pour remplacer des objets autrefois fabriqués à la maison (le tissage en usine à la place du tissage à la maison, les boîtes de conserve au lieu des bocalaux stérilisés à la maison) ou pour faciliter l'exécution des tâches ménagères (les lessives réduisant le temps de lavage du linge, les machines à coudre remplaçant la couture manuelle). Ces « nouveautés du socialisme » étaient la base d'un contrat social implicite entre les régimes et leurs populations féminines : l'État avait besoin que les femmes sortent de chez elles et participent au travail productif ; les femmes, de leur côté, attendaient de l'État qu'il allège leur charge de travail domestique en promouvant des politiques sociales et en leur procurant des produits qui leur facilitent la vie¹.

La Chine présente une configuration différente. Après avoir rappelé les caractéristiques du modèle chinois d'accumulation, je

---

¹ Reid 2002 ; Merkel 1999.

m'intéresserai, dans les pages qui suivent, à la filière du coton et des tissus de coton dans les campagnes. Mon analyse s'appuie sur des travaux de terrain et sur des recherches en archives dans les sous-préfectures de Xingping et de Zhouzhi (province du Shaanxi). Si nécessaire, j'y ajouterai des données sur d'autres parties de la Chine².

Le modèle chinois d'accumulation

La Chine est le seul pays socialiste dont le fort penchant productiviste ne fut pas contrebalancé par des doses égales de « consumérisme socialiste ». Dans l'un des épisodes les plus fameux de la Guerre froide, Richard Nixon et Nikita Khrouchtchev débattent des mérites respectifs des équipements soviétiques et américains, dans une cuisine américaine modèle, à l'exposition américaine de Moscou. Derrière les déclarations de Nixon – les Américains jouissent de la liberté de choix en tant que citoyens et consommateurs, on peut trouver un lave-vaisselle et un poste de télévision dans chaque foyer ouvrier, la technologie moderne rend aux femmes la vie plus facile – et les répliques de Khrouchtchev, pointe l'idée que les cuisines représentaient en fait un enjeu essentiel de la compétition inter-système. En Occident, les biens de consommation durables jouaient un rôle central dans la création de nouveaux systèmes industriels basés sur la production de masse « fordiste » et dans la formation d'un nouveau consensus consumériste. L'Union soviétique et ses alliés cherchèrent à reproduire ce modèle, quoique en insistant moins sur le choix des consommateurs que sur la distribution de biens standardisés à tous les citoyens. De chaque côté du rideau de fer, la production de masse s'est accompagnée de la célébration de la vie domestique et de la famille nucléaire, dont le pivot était la ménagère dans le rôle de consommatrice-citoyenne³.

---

² De 2006 à 2014, j'ai visité ces sous-préfectures huit fois, ce qui équivaut à dix-neuf semaines de séjour au total. J'ai effectué des enquêtes de terrain dans la commune de Shangcun (sous-préfecture de Zhouzhi) et dans les communes de Fengyi et Nanwei (sous-préfecture de Xingping). Les documents d'archives proviennent des Archives de la province du Shaanxi, de celles de la Préfecture de Xianyang et de la sous-préfecture de Xingping.

³ Oldenziel & Zachmann 2009.

En 1958, un an avant le « débat dans la cuisine », le président Mao avait exprimé son opinion sur les femmes et les équipements ménagers : « Libérer les femmes ce n'est pas fabriquer des machines à laver⁴. » De fait, la Chine ne fabriqua pas de machines à laver (ni aucun gros appareil électroménager) avant 1976, deux ans après la mort de Mao⁵. La rhétorique politique ne pouvait pas complètement éviter la promesse d'une plénitude matérielle, mais l'acquisition de biens de consommation à titre individuel était découragée ; la vision d'une vie meilleure était presque essentiellement centrée sur les transformations opérées dans la sphère publique. Les travailleurs soviétiques et ceux d'Europe de l'Est étaient encouragés à améliorer leur vie sur le plan matériel et sur le plan spirituel, à développer leurs aspirations matérielles, y compris de biens de consommation durables et à s'offrir des petits plaisirs personnels⁶. En Chine, au contraire, l'accent était mis en général sur l'austérité, en particulier après le ralentissement économique spectaculaire consécutif à l'échec du Grand Bond en avant (1958-1961). Les Chinois des villes se voyaient offrir une version dépouillée du style de vie soviétique, certains biens de consommation spécifiques étant élevés au statut d'icônes : chemises blanches et blouses de laboratoire, par exemple, en vinrent à symboliser la modernité citadine et le statut de « prolétaire », tandis que les stylos à plume et les montres témoignaient de subtiles différences dans l'échelle sociale⁷. En dehors de cela, il restait peu de place pour le choix du consommateur. Dans les romans et les films de l'ère Mao, l'instinct de possession et le goût pour les biens matériels caractérisent le méchant, alors que les héros et les héroïnes privilégient un style de vie sobre et l'acharnement au travail. Les récompenses viennent du labeur collectif, qui est source de joie, et de la perspective d'une prospérité partagée par tous.

Si la Chine met alors l'accent sur l'austérité, c'est, bien sûr, qu'il y a peu à consommer : la Chine maoïste est un pays beaucoup plus pauvre que l'Union soviétique sous Staline, sans parler de l'Allemagne

---

⁴ Malraux 1967 : 465.

⁵ Dangdai Zhongguo de Qinggongye 1986 : 199.

⁶ Crowley & Reid 2010 ; Siegelbaum 2011 ; Rubin 2008.

⁷ Chen 2003.

de l'Est ou de la Hongrie. En 1952, à la veille du premier Plan quinquennal, la production de céréales est de 272 kg par tête ; la production en Union soviétique à un stade comparable de développement (en 1928) était de 566 kg. On retrouve les mêmes différences concernant l'acier (2,3 kg en Chine, 28,6 kg en Union soviétique), le charbon (112 kg, 236 kg) et le tissu de coton (7,3 m, 17,8 m)⁸. Étant donné la faiblesse industrielle de la Chine, le développement socialiste doit être largement financé par le secteur rural. Cela affecte les femmes rurales de trois manières. Premièrement, comme l'apport de capitaux est réservé à l'industrie, les progrès de la productivité agricole dépendent de l'apport de main-d'œuvre. Les femmes de la campagne sont le plus grand réservoir de main-d'œuvre inexploité, et les dirigeants du parti communiste chinois espèrent que leur participation aux travaux des champs augmentera la production agricole tout en libérant les hommes pour le travail en usine et les projets de construction. Deuxièmement, en Chine comme en Union soviétique, l'accumulation socialiste est fondée sur le principe selon lequel l'industrie achète de la matière première à bas prix dans les campagnes et revend les produits manufacturés aux populations rurales en dégageant un bénéfice. Pour que le principe des « ciseaux tarifaires » fonctionne, l'État doit fermer les petites industries locales qui représentent une concurrence dans l'acquisition des matières premières et la vente des produits manufacturés. L'industrie textile en constitue un bon exemple : tant que l'essentiel du coton chinois est tissé à domicile dans les campagnes, l'État ne peut développer une industrie textile rentable – et tant que les femmes passent le plus clair de leur temps sur leur rouet et leur métier à tisser, on ne peut pas les mobiliser dans la production agricole. En théorie, l'industrialisation socialiste devait résoudre le problème : au début des années 1950, la Chine construisit des dizaines de filatures de coton modernes avec l'aide des Soviétiques ; leur production – un fil meilleur marché et plus attrayant que celui produit par les métiers à tisser familiaux – aurait dû, avec le temps, rendre l'industrie locale redondante.

---

⁸ Chen & Galenson 2011 [1969] : 35.

Un troisième facteur entre ici en jeu : dans les années 1950, la Chine est à peine capable de nourrir et vêtir une population en pleine expansion, avec des niveaux de consommation de fibres textiles et de céréales très bas en comparaison du niveau international. La production agricole s'accroît avec le temps, mais pas beaucoup plus vite que la population. Un État qui veut à la fois remplir la promesse qu'il a faite d'améliorer la vie de la classe ouvrière, et exporter du thé, de la soie, du coton et autres produits agricoles pour payer les outils technologiques importés du bloc soviétique, ne peut le faire qu'au prix de la suppression de la consommation rurale. Ainsi la Chine diverge de la stratégie soviétique classique de l'accumulation primitive : au lieu d'acheter à bas prix et vendre à prix fort à la population rurale, l'industrie d'État achète à bas prix dans les campagnes et vend aussi peu que possible. L'État maintient la consommation rurale à un niveau très bas en rationnant les marchandises (les rations de produits textiles, par exemple, étaient fixées à des niveaux beaucoup plus bas qu'en ville) et évite que l'argent ne passe par les mains des paysans, en obligeant entre autre les coopératives agricoles à réinvestir leurs bénéfices plutôt que de les redistribuer en salaires ou en dividendes à leurs membres.

La sous-consommation impose une lourde charge aux femmes rurales. Comme les hommes quittent l'agriculture pour aller vers des emplois mieux rémunérés de l'infrastructure et de l'industrie, ce secteur traditionnel se féminise. De plus en plus, les céréales et le coton, qui fournissent nourriture et vêtement à la population chinoise, sont cultivés par des femmes. En même temps, l'absence ou le prix élevé des marchandises industrielles force les femmes à continuer de produire à la maison les biens de consommation essentiels, remplaçant l'acquisition de biens de consommation par du travail manuel. Cette combinaison de sous-consommation et de surcharge de travail est surtout évidente dans le cas du coton : les femmes, qui passent une grande partie de leur temps à le faire pousser pour l'industrie, rentrent souvent à la maison pour une deuxième journée de travail à fabriquer du tissu et des vêtements pour la famille avec le peu de coton qui leur reste après la vente de leur récolte à l'État.

L'économie politique du tissage à la main

En 1954, un article du *Quotidien du Peuple* présente le village de Huangpu (sous-préfecture de Dali, province du Shaanxi) comme exemplaire quant à la mobilisation des femmes dans le travail agricole. La raison principale pour laquelle les femmes restent à la maison, dit-il, est que le travail de tissage absorbe la plupart de leur temps. Une personne a besoin, en moyenne, de quatre *zhang* (18,8 m) de tissu par an⁹. Il faut deux mois pour filer le coton nécessaire à une famille de trois personnes, et deux semaines pour le tisser. D'autre part, chaque personne a besoin de quatre paires de chaussures de toile ; il faut trois jours pour en fabriquer une paire, 36 jours pour une famille de trois personnes. Couture et raccommodage prennent encore neuf semaines de plus. Au total, une femme qui est seule à fournir les produits textiles nécessaires pour son mari, son enfant et elle-même passe six mois à ce travail, ce qui lui laisse les six mois restants pour le travail des champs.

Ces hypothèses paraissent réalistes, et même généreuses. Quatre *zhang* de tissu suffisent pour deux costumes d'été non doublés ou pour une tenue d'hiver matelassée, plus les chaussures, et il peut en rester un peu ; cette quantité est probablement légèrement supérieure à ce qu'une personne du Shaanxi rural pouvait envisager de porter à cette époque. D'un autre côté, l'article ne mentionne pas les draps de lit (qui nécessitaient environ un *zhang* de plus) et suppose une famille exceptionnellement réduite ; certaines des femmes que j'ai interrogées fournissaient à elles seules une famille de dix personnes. D'autres facteurs plus complexes ne sont pas mentionnés dans cet article. Premièrement, toutes les femmes ne se consacrent pas au filage et au tissage, même dans les plaines à coton du nord et de l'est de la Chine. Deuxièmement, le travail textile ne se répartit pas de manière égale sur toute la durée de la vie d'une femme. Beaucoup de femmes entrent dans la vie conjugale avec une dot substantielle, qui suffit à les dépanner durant les premiers temps de maternité, quand elles ont peu de temps pour filer et tisser. La dot est accumulée au fil de nombreuses années : un proverbe disait que les mères devaient

---

⁹ Je suppose qu'il s'agit du *zhang* local de 4,70 m, et non du *zhang* standard de 3,33 m.

commencer à s'en préoccuper quand leur fille atteignait ses dix ans. Dix ans était aussi l'âge où les filles commençaient à contribuer à la constitution de leur dot. Dans l'idéal, une femme doit filer quand elle est encore une petite fille, apprendre à tisser dans les années précédant son mariage, puiser dans sa dot pendant les années où elle élève de jeunes enfants, et constituer de nouveaux stocks pour sa famille pendant la croissance de ses enfants. Dans beaucoup de familles du centre du Shaanxi, la vente de tissus est la principale source de liquidités, un supplément nécessaire aux revenus tirés des céréales récoltées par les hommes¹⁰. Les produits textiles fonctionnent aussi comme un équivalent monétaire – moyen universel de stockage, de mesure et d'échange – dans une économie où la plupart des gens n'ont accès à (et usage de) l'argent que par intermittence. Ils sont enfin le moyen de créer et maintenir des relations sociales : échangés comme prix de la mariée ou en guise de dot, cadeaux lors de nombreux événements importants, de la naissance aux funérailles.

Les dirigeants du parti communiste sont alors conscients de la place centrale qu'occupe la production textile dans la vie rurale ; en fait, avant de sortir vainqueurs de la guerre civile, ils ont favorisé l'implantation de coopératives de filature dans les zones sous leur contrôle¹¹. Cela change en 1949 : comme l'indique un article du *Quotidien du Peuple*, la priorité pour le nouveau gouvernement est de développer des usines textiles modernes, et de supprimer progressivement la filature et le tissage à la main au cours des trois années suivantes¹². En septembre 1954, le gouvernement central met en place un monopole d'État sur le coton, le fil de coton et le tissu de coton. En même temps, un système de rationnement est établi garantissant, théoriquement, à toute personne la fourniture d'une quantité suffisante de tissu produit mécaniquement. Ce système d'« achat et ravitaillement unifiés » (*tonggon tongxiao*) du coton et des articles de coton permet à l'État d'acheter à bas prix et de vendre cher : les prix d'achat du coton sont fixés si bas, et les prix de revente au détail si haut, que les manufactures construites dans les années

---

¹⁰ Hershatter 2011 : 45-48.

¹¹ Stranahan 1983.

¹² Zhang 1949 : 1.

1950 gagnent en un an de quoi rembourser leur investissement¹³. Tout au long de la période maoïste, les manufactures de coton représentent pour l'État la principale source de revenu, à savoir environ dix pour cent du revenu total et l'essentiel des devises étrangères gagnées par le jeune gouvernement¹⁴.

Théoriquement, le système « achat et ravitaillement unifiés » assure que les ruraux n'ont ni les moyens ni le besoin d'une production domestique de tissu. En pratique, cependant, durant presque toute la période collectiviste et dans de nombreuses régions de Chine, les rations de tissu ne couvrent pas les besoins, si bien que les gens qui comptent seulement sur les pièces fournies par le gouvernement peuvent se retrouver avec de moins en moins de vêtements sur le dos au fil des ans. En outre, une grande partie des paysans sont tellement à cours de liquidités qu'ils ne réclament jamais leur ration de tissu et vendent leurs tickets au marché noir. Entretiens et documents d'archives montrent que le filage et le tissage à la main constituent encore une bonne part de l'économie rurale à la fin de la période collectiviste, et que, durant une génération, des millions de paysannes ont continué à passer une grande part de leur temps libre sur leurs rouets et leurs métiers à tisser.

Après des débuts prometteurs dans les années 1950, les récoltes de coton s'avèrent insuffisantes, étant donné la croissance démographique et l'expansion de la demande urbaine. Au même moment, la Chine, qui était traditionnellement un grand importateur de coton brut et de fil de coton, réduit ses importations et commence à exporter. Les exportations de draps de coton, qui sont de 1,3% en 1952, atteignent 10% à 20% dans les années 1960 ; en 1962, alors que les rations rurales de textiles sont tombées à un mètre, la Chine exporte un quart de sa production¹⁵. C'est le tissu de coton qui, plus que toute autre marchandise, paie pour le matériel technologique importé d'Union soviétique et d'autres pays socialistes¹⁶. Les rations sont calculées selon des standards historiques de consommation, avec

---

¹³ Chao 1977 : 250.

¹⁴ Lardy 1983 : 123-125.

¹⁵ Chao 1977 : 104, 242, 279-281 ; Shangye bu fangzhipin ju 1989 : 174.

¹⁶ Chao 1977 : 279-283.

ce résultat paradoxal que les habitants du delta du Yangzi (la région la plus prospère de Chine) reçoivent plus de tissu que ceux des régions plus froides des provinces septentrionales, et que les gens des régions montagneuses sont parmi les plus mal lotis. Les rations dans les zones rurales représentent la moitié de celles des villes. Au niveau national, la moyenne des rations rurales est de 7 m par tête dans les années 1950, de 4,5 m dans les années 1960 (avec un minimum de 1,2 m dans les années 1962-1964), et de 5,8 m dans les années 1970¹⁷. La moyenne pour toute la période collectiviste (1954-1980) est de 5,6 m. Les besoins sont difficiles à déterminer, mais, sur la base d'entretiens, j'estime qu'il fallait, par personne, au moins 3,4 m de tissu par an dans le nord de la Chine¹⁸. Cela peut couvrir une tenue d'été, à remplacer tous les deux ans ; une tenue d'hiver, à remplacer tous les cinq ans ; un matelas et un couvre-lit pour deux, à remplacer tous les dix ans ; une paire de chaussettes, deux paires de chaussures d'hiver, un foulard et une serviette. Avoir moins que cela empêche non seulement d'avoir une vie sociale mais aussi de travailler dehors durant les mois d'hiver. Avec une ration double, on peut changer de vêtements plus souvent, les laver ou les mettre à sécher après une journée de pluie. Avec le triple, on peut approcher de la norme habituelle de plusieurs tenues par saison. Les rations de textile dans les zones rurales sont donc suffisantes pour survivre physiquement et bénéficier d'un minimum de chaleur et de protection, mais n'assurent pas aux gens une tenue décente – même selon les standards très frugaux de l'époque.

Ces rations sont basiques, mais beaucoup de gens ne les réclament pourtant pas. La plupart des habitants du centre du Shaanxi – à l'exception des fonctionnaires des villages (qui portent des uniformes lorsqu'ils se rendent à des réunions) et des jeunes couples (qui portent des vêtements fabriqués en usine durant la période où ils se courtisent) – continuent à porter des habits faits à la maison jusque dans les années 1970. La raison de cette attitude, m'ont expliqué les

---

¹⁷ Yu & Zhao 1988 : 105.

¹⁸ Il s'agit d'une estimation. Les résultats varient avec le climat et les besoins des individus mais aussi suivant la largeur du tissu (60 à 85 cm ; la largeur la plus fréquente était 78 cm) et sa résistance.

personnes interrogées, est le manque d'argent. Les tickets de rationnement permettent d'acheter une certaine quantité de tissu, mais il faut tout de même la payer. Les prix ne sont pas élevés (0,8 à 1,3 *yuan* le mètre), mais les rentrées d'argent annuelles, une fois déduites les dépenses en grains avancées par les coopératives, sont de l'ordre de 12 à 14 *yuan* par tête pendant la période collectiviste¹⁹. Un costume en tissu de serge ordinaire du magasin collectif coûte environ cinq *yuan* ; en tissu de meilleure qualité jusqu'à 16 *yuan* – ce qui équivalait au revenu d'une personne pour plusieurs mois. La plupart des personnes que j'ai interrogées consacraient leur argent à l'achat de choses essentielles, comme le sel, le soja, le vinaigre, de cadeaux de mariage et de funérailles, socialement obligatoires, de tabac et de temps en temps d'alcool pour les hommes, mais pas à l'achat de tissu. Porter des vêtements faits à la maison présentait aussi l'avantage que l'on pouvait vendre les tickets non utilisés. Suivant les cours pratiqués, la ration de tissu annuelle pour une personne pouvait atteindre au marché noir 1,2 à 6 *yuan*.

Il n'existe aucune donnée nationale permettant de mesurer l'importance du filage et du tissage à la main durant la période maoïste. L'État ne reconnaît aucune production textile familiale et ne la répertorie ni comme artisanat ni comme industrie rurale marginale ; aucune agence gouvernementale n'en assume la responsabilité ; elle ne fait l'objet d'aucune budgétisation des ressources ou du temps de travail. Étant donné que ces tâches utilisent du travail gratuit et en surplus, ainsi qu'une matière première trop pauvre en qualité ou trop éparse pour être exploitée avec profit, elles n'apparaissent pas dans les rapports officiels. L'État s'inquiète cependant de l'aspect *commercial* du tissage à la main et tente maintes fois de lancer des campagnes pour le supprimer. On peut avoir un aperçu de l'importance commerciale du tissage rural dans un rapport de la province du Hebei, qui indique qu'au début des années 1960 plus d'un million de personnes dans 68 sous-préfectures produisent au total 33 millions de mètres de toile tissée à la main, et que de véritables équipes de production sont spécialisées dans le tissage à la main et l'écoulement des marchandises au marché noir²⁰.

¹⁹ Lardy 1983 : 161, 243 ; Nongmuyuye bu jihuasi 1983 : 516-517.

²⁰ Xu 2009 : 73.

En 1964, la Coopérative nationale d'approvisionnement et de commercialisation estime que le filage et le tissage à la main représente 11,5% de l'ensemble de la production de textiles de coton en Chine²¹. Les 366 millions de mètres de toile ainsi produits cette année-là représentent 0,75 m de plus par personne – ce qui est une quantité considérable à une époque où la ration est tombée à 1,15 m.

Le travail des femmes à l'ère de la collectivisation

Dans l'étude très fouillée qu'elle a consacrée à la mobilisation des femmes pour le travail agricole, Marina Thorborg précise que 30% à 40% des femmes rurales en âge de travailler participaient aux travaux des champs avant la collectivisation, avec de très grandes différences suivant les régions²². Cette proportion atteignit 80% à 90% durant le Grand Bond en avant et se stabilisa entre 70% et 80% dans les années 1960. En même temps, le nombre de jours de travail par an dans l'agriculture passa, pour les femmes, de moins de 100 à 200 et plus. Dans la sous-préfecture de Zhouzhi (province du Shaanxi), les femmes travaillent en moyenne moins de dix jours par an dans l'agriculture en 1955 ; quatre ans plus tard, leur participation aux tâches agricoles a dépassé les 200 jours²³. L'apport de main d'œuvre augmente aussi pour les hommes : les plaintes sur « le manque de temps et le surcroît de travail » sont apparemment très fréquentes dans les premières années de la collectivisation²⁴. Mais les hommes, contrairement aux femmes, ne sont pas concernés par la triple journée de travail : travail à plein temps dans les champs, responsabilité totale des tâches ménagères, éducation des enfants (plus nombreux qu'à aucune autre époque, antérieure ou postérieure, à cause de la chute brutale de la mortalité infantile et de l'absence de contraceptifs). Les jeunes mères peuvent demander des réductions de leur temps de travail, proportionnellement à leurs besoins concernant la garde des enfants, mais une femme ne peut pas demander à quitter

---

²¹ Xu 2009 : 74.

²² Thorborg 1978 : 582.

²³ Zhonggong Zhouzhi xian weiyuanhui 1959 : 23.

²⁴ *Ibid.*

son lieu de travail pour aller filer ou tisser du coton. Les femmes se débrouillent avec des tâches de plus en plus prenantes en travaillant plus longtemps, en dépassant parfois les limites de leur capacité d'endurance. Elles se lèvent avant les hommes et les enfants et continuent à travailler quand ils sont tous déjà couchés ; contrairement aux hommes, qui font la sieste dans l'après-midi, les femmes utilisent les pauses pour les travaux textiles. Dans les périodes de travail intense, les femmes ne dorment habituellement pas plus de trois ou quatre heures par nuit. Beaucoup de femmes que j'ai interrogées se rappelaient s'être endormies sur leur métier à tisser ; certaines d'entre elles disaient n'avoir pu prendre de repos, tout au long de ces années, que lors de maladies ou quand elles étaient enceintes – mais même alors elles retournaient souvent travailler avant d'être complètement rétablies.

La participation des femmes aux travaux des champs atteint des records lors du Grand Bond en avant (1958-1961), ce programme consistant à comprimer des décennies de développement en quelques années héroïques de travail ininterrompu. Les journées de travail de seize heures et plus sont fréquentes, les coopératives se livrant « des batailles nocturnes » dans les champs. Les femmes, comme les hommes, sont mobilisées pour la construction des routes, des canaux d'irrigation et des barrages. Dans les sous-préfectures de Zhouzhi et de Xingping, les équipes de femmes affrontent les équipes d'hommes non seulement pour le labourage profond et les plantations rapprochées, mais aussi pour la « fertilisation » des sols avec du sable de rivière, pour la construction de digues, de canaux et de barrages, et pour le transport des limons ferrugineux, depuis les torrents de montagne jusqu'aux hauts-fourneaux installés dans les plaines. La mobilisation ouvrière demeure intense après le Grand Bond en avant. Dans le centre du Shaanxi, le programme de transformation d'un paysage de lacs, de marais et de petites collines en une plaine plate se poursuit sans interruption jusque dans les années 1970. Les villageois de la sous-préfecture de Xingping se rappellent que pendant vingt ans, de la fin des années 1950 à la fin des années 1970, ils furent mobilisés pour la construction d'infrastructures chaque été et chaque hiver. Traditionnellement, l'essentiel du travail textile est effectué durant les périodes creuses du travail des champs : le filage se fait

après la récolte de coton en octobre, et les vêtements pour l'hiver étaient fabriqués après la moisson du blé en été. L'intensification du travail laisse peu de temps pour ces tâches. Dans la sous-préfecture de Xingping, toute personne valide passe en moyenne 40 jours par an à niveler les terres, en plus des travaux des champs habituels qui ne connaissent pas d'interruption ; certaines années, on peut atteindre 100 jours de travail²⁵. Les femmes comme les hommes participent au nivellement des sols, mais les hommes sont aussi mobilisés pour des travaux d'infrastructure sur des sites plus éloignés, le résultat étant que le travail des champs incombe toujours plus aux femmes²⁶.

La féminisation est plus prononcée dans la culture du coton, laquelle était considérée comme un travail d'homme avant la collectivisation mais avec le temps est assuré entièrement par les femmes. Le coton est cultivé de manière intensive, en particulier dans les années de collectivisation où les champs sont désherbés et débarrassés des insectes à la main. À cause des maladies et de l'épuisement des sols, le rendement se met à décliner rapidement après quelques années et il faut, dans les sous-préfectures de Xingping et Zhouzhi, mobiliser de plus en plus de main d'œuvre juste pour conserver une production constante. La culture du coton est très impopulaire parmi les paysans car le travail est éreintant pour le dos et les prix pratiqués par le gouvernement permettent à peine de couvrir les dépenses. Les quotas de production de coton sont souvent fixés à des niveaux très élevés et peu réalistes, l'approvisionnement est très politisé. Chaque année, au début des saisons de plantation et de récolte, des réunions sont organisées au niveau de la sous-préfecture, de la commune, de la brigade, de l'équipe, pour marteler le message suivant : le combat pour la récolte de coton est un combat politique ; il est essentiel que les usines aient des réserves de coton suffisantes pour permettre à la Chine d'atteindre ses objectifs globaux de développement ; ne pas parvenir aux quotas d'approvisionnement est interprété comme un signe de tiédeur politique, voire de sabotage.

Théoriquement, le temps de travail, comme le coton, appartient à l'État : selon un slogan de l'époque, les besoins de l'État passent en

---

²⁵ Shaanxi sheng Xingping xian geming wei yuanhui 1975 : 1-2 et 1977 : 8.

²⁶ Hershatter 2011 : 145-149.

premier, après seulement viennent ceux de la collectivité, et enfin ceux des individus (*xian guojia, hou jili, zai geren*). L'exigence de l'État en matière de main d'œuvre n'est pressante que dans les saisons où le travail est intense et lors des campagnes de production ; le reste du temps, les femmes peuvent passer leur tour si elles le souhaitent. La participation des femmes n'est pas tant assurée par la coercition que par leur besoin de gagner des points de travail convertibles en argent ou en grains. Le tissage commercial, principale source de revenu avant la collectivisation, est interdit après 1960, et si les ventes au marché noir ont toujours cours, la production à grande échelle devient difficile. La perte des revenus tirés des ventes marginales de textiles met les femmes dans l'obligation de gagner des points de travail dans les travaux agricoles collectifs. Alors que la participation des femmes aux travaux des champs augmente de manière spectaculaire, les efforts pour réduire leur charge de travail domestique sont limités. La plupart des villages mettent en place des cantines lors du Grand Bond en avant et expérimentent la collectivisation de la garde des enfants, mais ces efforts, peu réfléchis et appliqués dans l'urgence, demeurent impopulaires et sont abandonnés après le Grand Bond²⁷.

Le travail textile est habituellement exécuté la nuit. Les soirs d'automne, quand il fait encore assez doux pour rester dehors, femmes et filles se rassemblent dans les cours pour filer à la lueur de la lune afin d'économiser l'huile des lampes. En hiver, les femmes tissent ou cousent jusqu'après minuit, alors que les hommes et les enfants dorment déjà. Certaines tâches, comme la couture des semelles pour les chaussures de toile, peuvent être emportées aux champs et dans les nombreuses réunions auxquelles doivent assister les membres des équipes. Mais l'essentiel du travail textile est exécuté à la maison, hors de la vue des étrangers et même, puisque cela se passe la nuit, hors de la vue des hommes de la famille. Le travail textile des femmes a toujours eu lieu à l'intérieur des maisons, mais, dans la Chine rurale prérévolutionnaire, la femme enfermée à la maison était l'exemple même de la vertu féminine : son travail au rouet et sur le métier à tisser était l'une des occupations les plus

---

²⁷ Xingping xian Fulian hehui 1961 : 15-17.

basiques de l'empire, aussi normal et nécessaire que le travail des hommes dans les champs²⁸. Après la révolution, le travail manuel textile cesse d'être considéré comme un vrai travail : du point de vue de l'État, et, de plus en plus, du point de vue des villageois, seul le travail rémunéré et public est considéré comme du vrai travail.

Comment les paysannes se débrouillent-elles pour produire du tissu puisque l'État revendique, en principe, la propriété de tout le coton, depuis les bourres pas encore cueillies dans les champs jusqu'au tissu vendu par le magasin de la coopérative ? Les équipes de production agricoles dans les zones de culture du coton ont le droit de prélever un kilogramme de coton égrené par membre, pour le matelassage des vêtements. Théoriquement, seul le coton de qualité inférieure doit être utilisé ; en fait, les équipes réservent souvent leur meilleur coton à longues fibres pour cet usage. De plus, et malgré la forte pression à laquelle sont soumis les chefs d'équipe, le recel de récolte et la distribution secrète (*manchan sifen*) sont habituels. La plupart des personnes que j'ai interrogées se rappelaient que leur équipe distribuait 0,5 à 1 kg de coton en plus des rations officielles. Beaucoup d'équipes donnent aussi des rations de coton supplémentaires aux familles dont les fils sont sur le point de se marier, aux jeunes mères, aux parents d'une personne qui vient de décéder. Agir ainsi est une façon de reconnaître l'importance indéfectible de l'activité textile dans la création et le maintien du tissu social. La famille d'une mariée attend une contribution substantielle à la dot (20 kg en général de coton égrené) de la part du marié, et les hommes n'ayant aucun accès à du coton sont désavantagés sur le marché du mariage. Une jeune mère a besoin de langes pour son bébé. Une personne décédée a besoin de plusieurs costumes – de bonne qualité puisqu'ils doivent durer tout le temps de sa vie après la mort, pour son séjour dans la tombe.

Quelqu'un qui reçoit 0,5 kg en plus de sa ration d'1 kg a assez de coton pour 6,6 m² de toile maison, à supposer que tout le coton soit sous forme de fil. Cependant, dans une zone où peu de gens ont accès à de la laine ou du cuir, le moyen de se prémunir contre le froid est le matelassage de coton, qui nécessite 0,5 kg de coton par personne par

---

²⁸ Bray 1977.

an. Pour obtenir des bourres supplémentaires, on peut trier les tiges des cotonniers distribuées comme combustible, et prélever des peluches (souvent moisies et trop courtes pour être filées) sur les capsules non ouvertes oubliées sur les rameaux. Une autre façon de se procurer du coton est de marauder dans les champs de la coopérative. C'est difficile et dangereux car ceux qui sont pris doivent payer une amende et subir la critique collective. Les chefs des villages, cependant, affirment que tout le monde vole et qu'ils ne peuvent pas y faire grand-chose. Certaines femmes s'arrangent pour se constituer des dots substantielles, même durant l'époque de collectivisation, et d'autres produisent un surplus de tissu qu'elles vendent au marché noir, ce qui laisse penser qu'il était possible de se procurer au moins de petites quantités de coton par des voies illégales.

Travail des femmes, sous-consommation et accumulation socialiste

La crise du textile décrite ici est seulement un exemple de la crise plus générale de sous-consommation durant les années Mao. La consommation moyenne de céréales alimentaires augmente dans les années 1950 puis décline brusquement, et demeure au-dessous du niveau prérévolutionnaire jusqu'en 1979²⁹. Presque toute la nourriture des habitants des zones rurales est produite et conditionnée sur place. Le sel est peut-être la seule denrée que chaque foyer paysan doit acheter régulièrement ; le sucre, le thé, la viande et l'alcool sont des produits de luxe (en 1980, alors que le niveau de vie est en progrès, la consommation moyenne d'une personne habitant la province rurale du Shaanxi est encore seulement de 0,4 kg de sucre, 1,1 litre de boisson alcoolisée et un litre d'huile de cuisson par an)³⁰. Les matériaux de construction sont également locaux et traités manuellement : dans le centre du Shaanxi (qui n'est pas du tout une région pauvre), les maisons sont construites en bois et en boue séchée ; les briques et les tuiles cuites au four ne sont pas utilisées avant les années 1970, les vitres et les fondations en ciment pas avant les années 1980. L'outillage agricole et les meubles – les gens n'en

²⁹ Lardy 1983 : 147-157, 158.

³⁰ *Shaanxi tongji nianjian* 1986 : 322.

possèdent qu'un petit nombre – sont fabriqués à la maison ou dans des ateliers locaux ; l'usage du tracteur ne se répand pas avant la deuxième moitié des années 1970. Miroirs, bassines en émail, bouteilles thermos et calendriers sont parmi les quelques objets industriels que l'on peut trouver dans les maisons des paysans. Les gens n'achètent le savon et la soude qu'en petites quantités, car ils se servent des gousses du févier chinois (*Gleditsia sinensis*) et de la cendre de bois pour la lessive et la toilette ; la poudre de lindane (*linlin fen*) est utilisée pour éloigner les poux. Les magasins des coopératives rurales offrent des biscuits, des chaussures à semelle de caoutchouc, des serviettes en tissu éponge, du papier, des crayons et des allumettes mais aucune de ces marchandises n'est vendue en grande quantité. En 1980, quand le niveau de vie a déjà commencé à s'élever, on compte en moyenne pour cent foyers, dans la partie rurale du Shaanxi, 33 bicyclettes, 27 montres ou horloges et 19 machines à coudre³¹.

La sous-consommation privée est dans une certaine mesure contrebalancée par l'investissement public. Les deux résultent d'une même série de mesures politiques visant à éviter la circulation d'argent dans les campagnes, d'une part pour que les paysans ne privent pas les gens des villes de marchandises plutôt rares, d'autre part pour canaliser le surplus de la production rurale au profit des grands travaux. C'est ainsi qu'est financée la construction des canaux, des routes, des centrales et des réseaux électriques devenus indispensables à la Chine si elle veut que sa production agricole suffise à nourrir sa population. L'essentiel de l'investissement est axé sur la production et non la consommation : l'électricité est utilisée pour les pompes servant à l'irrigation avant de servir à éclairer les foyers des paysans ; les puits sont creusés dans les champs plutôt que dans les villages, etc. Lorsque les foyers sont connectés au réseau d'électricité, l'utilisation en est souvent limitée à une ampoule de 15 watts³².

La sous-consommation induit une surcharge de travail pour les femmes : l'absence ou le coût excessif des tissus manufacturés les contraint à filer, tisser et coudre ; à cause de la pénurie et du prix élevé des céréales à grains fins, les gros grains – moins nourrissants et

³¹ *Shaanxi tongji nianjian* 1986 : 322.

³² Wu 2008 : 219.

plus difficiles à préparer – doivent être moulus et tamisés à la main ; à cause de l'accès limité au charbon, femmes et enfants doivent passer des heures à chercher du combustible, etc. Inversement, le fait de savoir, sans jamais l'admettre ouvertement, que les femmes rurales compenseront les pénuries en faisant des heures supplémentaires autorise l'État à sous-approvisionner systématiquement les campagnes. Le travail des femmes, qui n'est ni payé ni reconnu, garantit l'accumulation socialiste, en produisant céréales, coton et autres matières premières qui nourrissent les populations urbaines, approvisionnent les usines et financent les importations de technologie soviétique, tout cela en subvenant aux besoins familiaux à un coût dérisoire pour l'État. En transformant en nourriture, en vêtements, en abris pour leurs familles des matières premières locales dont le gouvernement ne peut rien tirer, les femmes aident l'État à soutirer plus de produits agricoles qu'il n'aurait dû le faire et à fournir moins de produits industriels aux campagnes.

Le productivisme maoïste présente aussi des attraits. La propagande présente les femmes comme des travailleuses et des productrices capables de « soutenir la moitié du ciel » et de « faire tout ce que les hommes peuvent faire ». Certes, tous les gouvernements socialistes ont mis l'accent sur le rôle productif des femmes, mais aucun aussi résolument que l'État chinois. Alors qu'il est bien entendu que les femmes doivent porter et élever les enfants, leur rôle de procréatrices n'est pas mis en avant, et les médias chinois ne présentent généralement pas les femmes comme des mères ou des épouses, encore moins comme des consommatrices. Il n'existe pas d'équivalent chinois du « modèle de consommation socialiste » décrit par Katharina Zachmann à propos de l'Allemagne de l'Est, à savoir un effort systématique de la part des planificateurs, des designers et des économistes pour comprendre les attentes et les désirs des consommatrices, collecter leurs réactions sur certaines marchandises spécifiques, et les guider dans leurs choix³³. L'historienne Wang Zheng saisit bien l'ethos maoïste quand elle décrit sa propre consternation, peu après la mort de Mao, devant l'attitude des fonctionnaires qui commencent à les traiter de « femmes » (*funi*), elle

---

³³ Zachmann 2002 ; Pence & Betts 2008 ; Hessler 2000.

et ses camarades étudiantes. Pour Wang et ses pairs, ce terme était associé aux femmes au foyer (*jiating funü*), une catégorie sociale peu prestigieuse ; elles se considéraient comme des « jeunes » (*qingnian*) ou comme des travailleuses, des étudiantes, des scientifiques, etc., mais jamais simplement comme des « femmes »³⁴. La face cachée du productivisme maoïste est, bien sûr, que les obligations traditionnelles ne peuvent disparaître par la seule volonté de l'État : le travail de reproduction au sein du foyer continue, non comme le vestige d'un passé féodal mais comme le socle non reconnu de la construction socialiste. Une autre de ses conséquences inattendues est que l'État chinois ne réussit pas à s'enraciner matériellement dans la vie quotidienne de sa population rurale. Les objets matériels procurent une base solide à l'élaboration d'une identité culturelle partagée – pour preuve la nostalgie des produits socialistes dans l'Allemagne d'après 1989. Le contrôle bureaucratique de l'accès aux biens de consommation fut aussi la base de micro-politiques socialistes : c'est par l'octroi ou la rétention de biens et de services que les États socialistes d'Europe de l'Est maintinrent leur « dictature sur les besoins » (*dictatorship over needs*)³⁵. Dans un contexte où la plupart des besoins sont satisfaits localement, par des matières premières et une main d'œuvre locales, l'État perd la possibilité de communiquer avec sa population par le langage silencieux (et par conséquent souvent puissant) des choses. C'est peut-être là l'une des raisons pour lesquelles la Chine maoïste fut si dépendante d'une propagande visuelle et verbale : si les choses ne parlent pas, les affiches et les ouvriers de la propagande doivent prendre la parole.

Plus généralement, que nous apprend le cas des fileuses-tisseuses chinoises sur les femmes dans un régime socialiste ? Un des points les plus évidents est que la production, qu'elle soit socialiste ou capitaliste, repose sur la reproduction – autrement dit sur le travail domestique des femmes, non payé et non reconnu. Filer et tisser pour sa propre famille n'est qu'un des aspects d'un processus plus vaste, à savoir la production et le maintien de la force de travail : élever les enfants, procurer nourriture, vêtements et protection, « soutenir les

---

³⁴ Wang 2001.

³⁵ Fehér, Heller & Márkus 1983.

jeunes, construire des communautés, produire et reproduire les significations communes, les dispositions affectives et les horizons de valeurs partagés par tous et qui sous-tendent la coopération sociale », toutes tâches nécessaires pour que la production ne s'arrête pas³⁶. Pour les féministes occidentales, le travail de reproduction, essentiel au fonctionnement d'une économie capitaliste, doit être reconnu comme créateur de valeur, sans différence théorique avec le travail en usine³⁷. De la même manière, le travail de reproduction dans la Chine maoïste aurait dû être considéré comme essentiel au fonctionnement de l'économie, sans différence théorique avec le travail effectué dans les usines et l'agriculture collectivisée, en dépit du fait qu'il était systématiquement occulté. L'ironie veut que l'État socialiste ait tracé cette distinction en termes particulièrement abrupts – produire était glorieux, c'était le droit et le devoir de chaque citoyen ; ne pas réussir à accomplir un travail productif était honteux et conduisait à être privé de ses droits civiques et sociaux – et qu'en faisant cela il ait donné une grande visibilité à certains types de travaux féminins et en ait occulté d'autres³⁸. Certes, la révolution libéra les Chinoises en leur permettant de travailler aux côtés des hommes dans les champs et les usines et célébra celles qui démontraient que « tout ce que les hommes peuvent faire, les femmes peuvent le faire ». En revanche, elle rendit invisible leur travail de reproductrices, à une époque où les charges domestiques atteignaient justement des niveaux sans précédent et où les tentatives continues de l'État pour industrialiser le pays reposaient si lourdement sur le travail non reconnu des femmes à la maison.

Traduit de l'anglais par Geneviève Knibiehler

---

³⁶ Fraser 2014 : 61.

³⁷ Fortunati 1995 : 8, 33.

³⁸ Song 2007.

Bibliographie

- BRAY Francesca, 1997, *Technology and Gender: fabrics of power in late imperial China*. Berkeley, University of California Press.
- CHAO Kang (Zhao Gang), 1977, *The Development of Cotton Textile Production in China*, Cambridge, Ma, Harvard East Asia Monographs.
- CHEN Nai-Ruenn & Walter GALENSON, 2011 [1969], *The Chinese Economy under Maoism: the early years, 1949-1969*, Piscataway, Transaction Publisher.
- CHEN Tina May, 2003, « Proletarian white and working bodies in Mao's China », *Positions: East Asian cultural critique*, 11/2, p. 361-393.
- CROWLEY David & Susan REID (eds), 2010, *Pleasures in Socialism: leisure and luxury in the Eastern Bloc*, Chicago, Northwestern University Press.
- DANGDAI ZHONGGUO DE QINGGONGYE BIANJU WEIYUANHUI (Comité éditorial de l'Industrie légère de Chine contemporaine), 1986, *Dangdai Zhongguo de Qinggongye* (Industrie légère de Chine contemporaine), Beijing, Shehui Kexue.
- FEHÉR Ferenc, HELLER Agnès & György MÁRKUS, 1983, *Dictatorship over Needs*, New York, Saint Martin's Press.
- FORTUNATI Leopoldina, 1995, *The Arcane of Reproduction: housework, prostitution, labor and capital*, Brooklyn, N.Y., Autonomedia.
- FRASER Nancy, 2014, « Behind Marx's hidden abode: for an expanded conception of capitalism », *New Left Review*, 86, p. 55-72.
- HERSHATTER Gail, 2011, *The Gender of Memory: rural women and China's collective past*, Berkeley, University of California Press.
- HESSLER Julie, 2000, « Cultured trade: the stalinist turn towards consumerism », in Sheila FITZPATRICK (ed.), *Stalinism: new directions*, London, Routledge, p. 182-209.
- KRAUS Richard A., 1968, « Cotton and cotton goods in China, 1918-1936: the impact of modernization on the traditional sector », Ph.D. dissertation, Harvard University.
- LARDY Nicholas, 1983, *Agriculture in China's Modern Economic Development*, Cambridge, Ma, Harvard University Press.
- MALRAUX André, 1967, *Antimémoires*, Paris, Gallimard.
- MERKEL Ina, 1999, *Utopie und Bedürfnis: Die Geschichte der Konsumkultur in der DDR*, Köln, Böhlau Verlag.
- NONGMUYUYE BU JIHUASI (Bureau de planification du ministère de l'Agriculture, des forêts et des pêches), 1983, *Nongye Jingji Ziliao 1949-1983* [Données sur l'économie agricole, 1949-1983], Beijing, Nongmuyuye bu jihuasi.

- OLDENZIEL Ruth & Karin ZACHMANN, 2009, *Cold War Kitchen: americanization, technology and European users*, Cambridge, Ma, MIT Press.
- PENCE Katherine & Paul BETTS (eds), 2008, *Socialist Modern: East German everyday culture and politics*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- PENG Zeyi, 1957, *Zhongguo jindai shougongye shi ziliao* [Matériaux historiques sur l'artisanat dans la Chine moderne], vol. 3, Beijing, Sanlian.
- REID Susan E., 2002, « Cold War in the kitchen: gender and the de-stalinization of consumer taste in the Soviet Union under Khrushchev », *Slavic Review*, 61/2, p. 211-252.
- RUBIN Eli, 2008, *Synthetic Socialism: plastics and dictatorship in the German Democratic Republic*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- SHAANXI SHENG XINGPING XIAN GEMING WEIYUANHUI (Comité révolutionnaire de la sous-préfecture de Xingping), 1975, *Yikao qunzhong da gao nongtian shuili jiben jianshe* [En s'appuyant sur les masses, produire de la terre arable et de l'irrigation], Archives de la sous-préfecture de Xingping, dossier « Xingping xian geming weiyuanhui », chemise 51.2.541.
- SHAANXI SHENG XINGPING XIAN GEMING WEIYUANHUI (Comité révolutionnaire de la sous-préfecture de Xingping), 1977, *Guanyu 1977 nianxiaji nongtian shuili jiben jianshe anpai yijian* [Proposition de travail en matière de production de terre arable et d'irrigation pour l'été 1977], Archives de la sous-préfecture de Xingping, dossier « Xingping xian geming weiyuanhui », chemise 51.1.598, p. 1-9.
- Shaanxi tongji nianjian* (Annuaire statistique du Shaanxi), 1986, Xi'an, Shaanxi Renmin Chubanshe.
- SHANGYE BU FANGZHIPIN JU (Ministère du Commerce, Département Textile), 1989, *Xin Zhongguo de fangzhipin shangye, 1949-1985* [Commerce de textiles en Chine nouvelle, 1949-1985], Beijing, Zhongguo Shangye.
- SIEGELBAUM Lewis (ed.), 2011, *The Socialist Car: automobility in the Eastern Block*, Ithaca, Cornell University Press.
- SONG Shaopeng, 2007, « The state discourse on housework and housewives in the 1950s in China », in Mechthild LEUTNER (ed.), *Rethinking China in the 1950s*, Berlin, Verlag Dr. W. Hopf, p. 49-63.
- STRANAHAN Patricia, 1983, « Labor heroines of Yan'an », *Modern China*, 9/2, p. 228-252.
- THORBORG Marina, 1978, « Chinese employment policy in 1949-1978 with special emphasis on women in rural production », in *Chinese Economy Post-Mao*, Joint Economy Committee, Congress of the United States, US Government Printing Office, p. 535-604.

- WANG Zheng, 2001, « Call me *qingnian* but not *junir*: a maoist youth in retrospect », *Feminist Studies*, 27/1, p. 9-34.
- WU Xiujie, 2008, « Men purchase, women use: coping with domestic electrical appliances in rural China », *East Asian Science, Technology, and Society*, 2/2, p. 211-234.
- Xingping xian Fulian hehui (Fédération des femmes de la sous-préfecture de Xingping), 1961, *Xingping xian fulian guanyu Huangzhong shengchandu zai xiaoshou zhong zuzhi youer shi mai deng wenti de baogao* [Rapport de la Fédération des femmes de la sous-préfecture de Xingping sur la brigade de Huangzhong et son organisation de garde d'enfants pendant la moisson d'été], Archives de la sous-préfecture de Xingping, dossier « Funü lianhehui », chemise 4.1.92, p. 15-17.
- XU Jianqing, 2009, « Zhidu biange yu shougong mianfang zhiye: 1954-1965 » [Système de transition et tissage artisanal du coton : 1954-1965], *Zhongguo jingjishi yanjiu*, 4, p. 66-75.
- YU Zongxian & Gang ZHAO, 1988, *Zhonggong fangzhiye zhi fazhan jiqi dui woguo fangzhipin duwai maoyi zhi yingxiang* [Le Développement de l'industrie textile en Chine communiste et son impact sur notre commerce extérieur], Taibei, Zhonghua Jingji Yanjiuyuan.
- ZACHMANN Karin, 2002, « A socialist consumption junction: debating the mechanization of housework in East Germany, 1956-1957 », *Technology and Culture*, 43/1, p. 73-99.
- ZHANG Zhong, 1949, « Fangzhi yu mianhua » [Textiles et coton], *Renmin Ribao*, 14 avril, p. 1.